

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 45 — Samedi, 14 mars 1885.
Bureaux : 30, rue St.-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LA GUERRE DU SOUDAN — UN CONVOI DE BLESSÉS.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 14 mars 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots. — Entre-nous, par Léon Letien. — L'Allemagne de M. de Bismarck. — La mutilée de Gravelotte. — Les bon les d'oreilles. — Notes et impressions. — La Porteuse de Pain (suite). — Un conseil par semaine. — La dynamite à Londres. — Dixième tirage de nos primes : Liste des numéros gagnants. — Récréations en famille : Enigme, charade et rébus. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La guerre du Soudan : Un convoi de blessés. — Portrait de M. H. Beaugrand, le nouveau maire de Montréal. — Portrait du général Sewart, récemment décédé. — La dynamite à Londres : Les dégâts à la T. U. de Londres et à la Chambre des Communes. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

GAGNANTS DES GROS LOTS

M. Ambroise R. Lafrance, 66, rue Saint-George, Québec, a gagné le lot de \$50 ; M. Z. O. Careful, Saint-Louis, Missouri, \$25 ; madame C. Brunet, 121, rue Labonré, Montréal, \$15. La liste complète des gagnants paraîtra la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS

L'Hôtel-de-Ville de Montréal a changé de chef, dernière de vous l'ai annoncé la semaine dernière, alors que les électeurs, encore surexcités par la lutte, faisaient entendre qui des cris de rage, qui des cris de triomphe.

Aujourd'hui, on est plus calme.

La représentation de l'installation du nouveau maire a eu lieu lundi, en costumes, avec décors et accessoires.

Jusqu'à présent, nos maires—royalistes pour la plupart—avaient agi en pareil cas de la manière la plus simple du monde, et il était réservé à un maire républicain de faire les choses *royalement*.

J'en ai vu qui se contentaient de sourire.

Nous donnons aujourd'hui le portrait de M. H. Beaugrand, le plus jeune de tous les maires que Montréal se soit donnés jusqu'à présent.

Je ne veux voir dans cette élection aucune idée politique, aucun triomphe de parti, puisque le vote a prouvé que libéraux et conservateurs ont mêlé leurs rangs pour se combattre sur le terrain municipal, mais malheureusement tout le monde n'a pas été de cet avis, et un journal a été jusqu'à lancer, au lendemain de l'élection, cette phrase qui semble avoir été prononcée par M. Prud'homme : "Le drapeau rouge flotte sur l'Hôtel-de-Ville."

Il était difficile de trouver quelque chose de plus ridicule, et l'immense éclat de rire qui a accueilli la nouvelle a prouvé que notre population a plus de bon sens que le malheureux auteur de cette ineptie.

Le lendemain, on s'abordait en se demandant si on avait vu le drapeau couler de sang, et quelques-uns, remarquant qu'il y avait peu de monde au marché, expliquait la chose ainsi :

"Comment diable voulez-vous que les cultivateurs se hasardent à venir à Montréal, un journal parle de drapeau rouge, un autre de dynamite, de socialisme et de nihilisme, avouez que cela n'est pas fait pour rassurer nos campagnes."

Il devait cependant y avoir une autre cause cachée, car on apprit bientôt que la tranquillité n'avait pas déserté nos champs, et que personne ne s'était ému outre mesure des hallucinations de certains entrepreneurs de triomphes politiques.

La politique, triste chose, que l'on veut mêler à tout et qui brouille toujours les cartes !

Les charges municipales donnent à ceux qui en sont revêtus des pouvoirs purement administratifs, et tout ce qu'on demande au conseil municipal, c'est d'empêcher qu'on nous vole trop et qu'il y ait autant de boue dans les rues.

Si toutefois l'envie passe par la tête des nouveaux échevins de faire mieux que des charades et des logogriphes, qu'on décore du nom de réglements, je n'y vois aucun inconvénient.

S'ils pouvaient dire à la commission d'hygiène qu'il serait peut-être bon de s'occuper de la santé publique au lieu de faire de jolies tableaux pleins de chiffres, qui ne signifient rien, je crois qu'on les approuverait.

Qu'il y ait, avec cela, un peu plus de lumière, de l'eau potable, des gardiens de la paix vigilants, moins de voleurs, plus d'ordre dans les finances, des cendres sur les trottoirs glacés, en hiver, peu de poussière dans les rues, en été, plus de jeunes gens au Cabinet de Lecture et moins dans les hôtels, que les cochers soient plus polis, que l'on voie à ce que les enfants ne fument pas dans les rues, que les drôlesses soient surveillées, que l'on supprime la journée de corvée, que les taxes soient payables par douzièmes, que l'on fasse une centaine de réformes urgentes et quelques autres choses indispensables, et—chacune de ces petites demandes devant être certainement accordée—je ne vois pas trop ce que les contribuables auront à dire, pour cette année, au moins.

Il y a huit jours vendredi, près de deux cents de nos gens sont revenus du pays des pyramides, où ils sont allés se promener pendant six mois aux frais de l'Angleterre.

Ils ne semblent pas enchantés de la manière dont ils ont été traités, et ceci ne m'étonne nullement. Ces jeunes gens ignoraient que dans toute campagne, l'élément civil, qui est parfois utilisé dans les opérations, passe toujours après l'élément militaire, et que la position de simple soldat est plus élevée que celle de l'auxiliaire qui ne porte pas les armes.

Plusieurs journaux ont complètement faussé l'opinion publique sur le compte de bateliers. On est tombé dans le grand défaut que les étrangers nous reprochent tant, l'exagération. On les appelait des Titans, des héros, que sais-je, Hercule était une femelle, Atlas un avorton, on pataugeait enfin.

Les bateliers ont été engagés pour passer les rapides du Nil, on les payait quatre fois plus qu'un soldat, et ils n'avaient pas à aller au feu.

Il me semble que c'étaient là d'assez bonnes conditions. Ils ont fait leur travail, on les a payés, tout est dit, c'est une simple entreprise comme on en fait chez nous tous les jours, et jamais l'idée n'est venue à personne de considérer comme des héros nos hommes de chantiers qui sautent ou remontent les rapides.

Non, il est nécessaire de voir les choses d'un œil plus juste et de reconnaître qu'ils ont exécuté loyalement leur contrat, et qu'ils se sont bien conduits. C'est bien, mais souvenons-nous toujours que nos véritables héros, après avoir accompli des actes étonnants, appelaient tout simplement cela faire son devoir.

Le jour de leur arrivée à Montréal, il était facile de constater que quelques-uns de nos bateliers avaient pris quelque chose, et un journal anglais, dont les sentiments franco-phobes sont bien connus, le *Witness*, en a profité pour s'étendre sur cet incident plus que les convenances ne le permettaient.

Il eut mieux valu ne rien dire. Je trouve l'émotion de nos amis très naturelle. Revenant, après six mois d'absence et d'ennuis au pays natal, il n'est pas étonnant qu'ils aient voulu célébrer leur retour par quelques libations qui, du reste, n'ont pas dépassé les limites permises. Les eussent-ils même dépassées un peu, que je ne leur en voudrais pas ; il est si bon de revoir la vieille ville et le village où l'on a aimé, où l'on aime encore !

Si quelqu'un venait vous dire qu'il existe un pays où l'on décline en prison pendant six mois un homme, dont le crime a été de casser une vitre, vous n'hésiteriez pas à déclarer que la contrée où de telles choses se passent est au moins à peine civilisée.

Si on ajoutait que ces six mois de prison ne sont même que de la prévention, et que l'accusé devra subir un jugement plus tard, vous diriez que le pays où on administre la justice de cette manière doit être la Chine ou le Japon.

Mais si je vous affirmais que ce pays est le nôtre, que c'est en plein Canada que cela se passe, vous me traiteriez de farceur, tout au moins.

Vous auriez tort, je suis très sérieux.

Il y a quelques jours, un juge de Montréal est allé à Joliette—oui, à Joliette—pour y juger quelques individus qui se trouvaient en prison en attendant leur procès, et jugez de sa stupéfaction, quand on amena devant lui deux pauvres diables accusés d'avoir brisé une vitre valant vingt-cinq centins, et qui étaient détenus en prison depuis plus de six mois en attendant leur procès !

Inutile de vous dire qu'on les remit aussitôt en liberté.

Un autre prisonnier, accusé d'avoir commis un dommage évalué à quatre piastres, attendait sous les verrous depuis sept mois le moment d'être jugé.

Il a été également libéré.

En vérité, il était temps qu'un juge arrivât dans la bonne ville de Joliette !

La première cause jugée par la Cour du Banc de la Reine était une affaire de libelle. Un journal avait dit qu'un homme d'état s'était vendu cinq mille piastres ; celui-ci chercha à connaître le nom de l'auteur de l'article incriminé et, ne pouvant y parvenir, poursuivit le propriétaire du journal, qui fut condamné.

La victime de la calomnie répandue à milliers d'exemplaires, n'avait en effet d'autre ressource que d'attaquer la personne dont le nom figurait dans la déclaration de publication du journal, déposée au greffe, et bien que justice ait été rendue, on se trouve dans le même embarras qu'auparavant. Qui est le coupable et le condamné, est-il l'auteur de l'article injurieux ?

La Cour a donc fait ce qu'elle a pu ; il y a quel qu'un de condamné, mais le but que se propose la justice est-il atteint ? Non.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de l'anonymat du journalisme ; Alphonse Karr demandait en 1841 que chaque article fut signé du nom réel de son auteur.

Ceci, ajoutait-il, est une garantie qu'aucun homme qui prétend à la loyauté n'a le droit de refuser, du moins tout haut ;—cela arrache à la presse ce prestige mystérieux si connu des anciennes royautés de l'Orient—qui a pour un journaliste l'avantage de le dérober aux repréailles d'agressions et de personnalités,—mesure dont la suppression forcera l'écrivain de se fixer à l'égard des autres les bornes qu'il désirera pour lui-même, et donnera à chaque article sa valeur réelle,—en laissant voir que tel qui parle si haut de moralité et exerce une inquisition si sévère dans la maison de verre que la presse, retirée prudemment dans ses sombres cavernes, a faite à tous ceux qui ne sont pas avec elle,—a eu bien du mal, après un souper trop prolongé, à retrouver la porte de l'imprimerie où il venait, la plume à la main, exiger d'autrui toutes les perfections et toutes les vertus dont la liste est d'autant plus longue qu'elle se compose de celles qui lui manquent.

Je crois qu'il n'existe pas un homme d'honneur qui ne soit de l'avis d'Alphonse Karr.

Voyez du reste où nous mène le système suivi jusqu'à présent.

Tant qu'il s'agit d'un homme politique en vue, le bon public, qui est habitué à tout entendre dire, sur les hustings, sauf la vérité, ne s'en émeut pas trop et semble dire : "Bast, c'est leur métier de se faire dire de ces choses là," et qui sait s'il ne se dit pas en lui-même : "Ça doit être vrai."

Mais, supposez que la chose vous arrive à vous, bon citoyen, bon père et bon mari, qui ne vous occupez jamais de politique, et qu'un beau matin vous lisiez dans un journal : "M. (mettez votre nom) est une canaille, il courtise la femme de son voisin et laisse ses enfants mourir de faim." Ce que vous feriez, je le sais.

Vous irez tout droit au bureau du journal avec l'intention bien arrêtée de casser les reins du pirate qui vous a insulté, et vous demandez son nom.

—L'auteur ! excusez-nous, cher monsieur, nous l'ignorons. L'article s'est écrit tout seul !

Furieux de ne pouvoir découvrir le bandit qui se cache, vous vous décidez à poursuivre la personne responsable d'après la loi.

Vous allez au greffe, où l'on vous donne le nom de M. Patouillet ou d'un M. Navet quelconque, qui de leur vie n'ont écrit deux lignes dans un journal.

Vous gagnez votre procès, le Patouillet ou le Navet est condamné à une amende dérisoire, et c'est tout. Vos voisins chuchotent et disent entre eux : "Qu'il doit bien y avoir quelque chose au fond, et que ce n'est pas eux qu'on accuserait de la sorte." Il y a donc là une bonne réforme à faire, et j'ai la certitude... qu'on n'y pensera même pas.

* *

Je connais une petite ville qui a plus d'esprit et de cœur que notre grande métropole commerciale.

Si Lévis a moins de têtes que Montréal, elles sont de meilleure qualité, et je n'en veux pour preuve que la détermination qu'elle a prise dernièrement d'élever une statue à Monsignor Déziel, son deuxième curé.

La ville prend à sa charge le coût de la statue, et un généreux citoyen, M. Carrier, se charge de la couler en bronze.

Le statuaire est Hébert, qui vient, par cette œuvre, de soutenir encore sa réputation.

La tête énergique, vigoureuse et toute sculpturale de Mgr Déziel, a été magnifiquement rendue par le ciseau de l'artiste, la pose est belle, le regard plein de vie et le drapé est une étude des plus savantes et des plus sérieuses.

Et Montréal n'a pas de statue de Maisonneuve, et un mauvais Jacques Cartier sert d'enseigne à une maison de commerce de la rue Saint-Jean !

LÉON LEDIEU.

L'ALLEMAGNE DE M. DE BISMARCK

Tel est le titre d'un ouvrage fort curieux qui vient de paraître et dont l'auteur est M. Amélie Pigeon, qui a été pendant quatre ans le lecteur de français de l'impératrice d'Allemagne. L'auteur termine un portrait de M. de Bismarck par ces considérations qui sont à citer :

"La vieille Allemagne n'a pas encore trouvé l'oreiller où elle reposera sa tête ; le trouvera-t-elle ? En tout cas, elle ne veut pas de celui que le chancelier lui a fait de ses propres mains.

"L'Allemagne ne dort pas, elle est plus vigilante, plus inquiète que jamais ; et, comme elle a de grands maux intérieurs et cachés, elle essaye de duper le monde avec des portez-armes retentissants.

"Mais la vieille Allemagne, l'Allemagne impériale, l'Allemagne maîtresse de l'Alsace et de la Lorraine, est tout aussi malade que la plus vieille et la plus vermoulue des monarchies.

"Je sais que les frontières sont bien gardées et qu'il ne sort pas de Berlin un livre qui n'ait l'estampille. Mais un jour viendra où un jeune secrétaire ou attaché d'ambassade, qui sera en 1885 ce que M. de Bismarck était en 1843, se glissera en Allemagne et dira peut-être en revenant le mot hardi et téméraire que disait le prince en parlant de la Russie :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

"Voici du moins ce qu'il pourrait dire : De loin, l'Allemagne c'est la monarchie de Louis XIV, ou, si vous aimez mieux, d'un Jagellon ; de loin, l'Allemagne est une papauté du moyen âge ; de loin, l'Allemagne paraît redoutable parce qu'elle a deux millions d'hommes armés, de solides frontières, beaucoup de télégraphes et de chemins de fer, et encore plus de discipline.

"Mais de près, l'Allemagne c'est un gros bâtiment rongé par les rats ; et les rats sont toujours les plus forts ; l'Allemagne, c'est la France avant 1870, c'est presque le pays des dîmes et de la corvée ; le roi y est servi à genoux, l'ouvrier est pauvre et malheureux, le bourgeois et l'étudiant haïssent le noble éperonné qui les méprise ; ce n'est un mystère pour personne qu'une crise est proche ; l'Allemagne, c'est une Angleterre sans débouchés, sans les Indes, sans le Cap ; une Angleterre plus triste, plus hypocritement protestante, plus mortellement ennuyeuse, une Angleterre inconfortable, sans *season*, sans Patti, sans Nilsson qui viennent y chanter.

"De près, l'Allemagne, c'est la bête noire de l'Europe, bête qu'on craint et qu'on déteste ; l'Allemagne, c'est Berlin, une ville de pierre, sans eau, sans verdure, presque sans soleil ; une ville d'où les diplomates fuient, où les artistes meurent, une ville sans peintres, sans statuaire.

"De près, l'Allemagne, ce sont des gloires surfaites, des réputations exagérées, une agglomération sans société, une noblesse ennuyée et ennuyeuse, une

banque qui a peur, des artistes qui se cachent ou qui s'expatrient.

"De près, l'Allemagne, c'est quelque chose, mais c'est une chose que la France peut regarder en face sans baisser les yeux."

Au point de vue sociale, les observations de l'auteur sont frappantes, mais il est du devoir des Français d'envisager la situation avec virilité et de remarquer qu'en 1769 la France avait eu pour souverain un homme qui disait dans sa folie : "Après moi le déluge." Les princes de l'Allemagne contemporaine n'en sont pas là.

LA MUTILÉE DE GRAVELOTTE

RÉCIT D'UN VIEUX SERGENT

Les Sœurs, je les ai vues sur le champ de bataille, moi ; et pas un vieux soldat, pas un de ceux qui sont habitués à regarder la mort en face ne montra plus de sang-froid, plus de simplicité héroïque dans l'accomplissement du devoir.

J'étais blessé... à Gravelotte... étendu au milieu de soldats morts et de malheureux expirants, et la journée s'avavançait... Je me demandais si j'allais mourir abandonné comme tant d'autres, et je pensais à mon père et à ma mère qui, sans doute, priaient pour moi.

Ah ! ceux qui n'ont jamais quitté leur famille et qui doivent mourir dans les bras des leurs, ne savent pas ce qu'il y a de poignant, d'affreux, d'épouvantable de se voir mourant, la nuit, au milieu d'un champ de bataille, sans entendre une parole amie, sans sentir une main dévouée presser la vôtre ! Ceux qui ne croient pas alors sont bien heureux de se réfugier en Dieu !

Voilà, soudain, qu'à quelques pas de moi, j'aperçois, penchée vers la terre humide de sang, une religieuse.

Les grandes ailes de son bonnet blanc se détachaient vigoureusement sur le ton gris et rouge du sol. C'était une Sœur de charité.

Jamais, je crois, je n'ai éprouvé un plus vif sentiment de joie, un réconfort plus efficace, qu'en voyant cette Sœur. Il n'y avait pas dix secondes que j'étais désespéré, blasphémant peut-être ! Il avait suffi de la vue de ce bonnet blanc pour me rendre le courage et la foi.

Par un effort suprême qui me fit éprouver une atroce douleur, je parvins à me redresser à demi, et je m'appuyai sur mon coude pour mieux voir et pour être vu.

Je n'osais appeler, de peur d'être entendu par quelques traîtres de l'armée allemande qui, disaient, se donnaient la sinistre mission d'achever les blessés.

La religieuse était agenouillée près d'un blessé, qu'elle pensait en lui adressant des paroles de consolation et d'espérance. Je n'entendais pas les mots ; mais, aux inflexions de sa voix, je comprenais.

J'allais l'appeler à mi-voix quand, tout à coup, je vois un uhlan arriver au galop de son cheval. De la main gauche il tenait une lance ; de la droite, un sabre nu, un sabre d'officier français certainement.

Je le reconnus à la dragonne qui pendait à la poignée.

Quand il fut près de la Sœur, il lui adressa, dans un français tudesque, des paroles grossières et menaçantes.

La sainte femme se redressa et, s'appuyant de la main sur l'arçon de la selle, lui montra le blessé : — Vous le voyez, dit-elle, je soigne ce malheureux.

Le uhlan fit reculer son cheval, comme s'il eût craint d'être arrêté par cette femme, et, faisant, tourner son sabre, il l'abattit, d'un seul coup, le poignet droit de la malheureuse.

La martyre poussa un gémissement, tomba sur le sol auprès du blessé, fit le signe de la croix avec son tronçon sanglant, pendant que le uhlan s'éloignait au galop de son cheval en poussant un cri sauvage. Je m'évanouis...

Quand je revins à moi, j'étais à l'ambulance, ayant à mes côtés une Sœur... Je crus un instant que c'était celle du champ de bataille de Gravelotte ; mais non, celle-là avait ses deux mains.

Qu'est devenue la sainte mutilée ! Je l'ignore.

Il ne faut s'endor... à l'ombre d'un mancenillier, ni à l'ombre d'une armée. — VICTOR HUGO.

LES BOUCLES D'OREILLES

Si, depuis les temps les plus reculés, et dans tous les pays du monde, disent les partisans convaincus de ces bijoux, on a toujours vu des boucles appendues aux oreilles des femmes, c'est assurément par suite d'un besoin inné, contre lequel on ne doit pas s'élever. Il faut donc admettre — l'usage faisant loi — cet élégant bijou, ornement tout naturel de l'oreille d'une femme.

Les arguments en faveur de cette parure sont bien pauvres, n'est-ce pas ?

Voyons, maintenant, si ceux qui sont contre ont plus de valeur.

Avez-vous, madame, une oreille bien faite, ou, au contraire, laide ou mal ourlée ! Eh bien ! dans l'un ou l'autre cas, les boucles d'oreille vous sont inutiles.

Il n'y a rien de plus joli qu'une oreille bien faite, celle-ci alors est loin d'être une beauté banale. Or, croyez-vous la rendre plus jolie en y suspendant des bijoux ? Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur, presque huit fois sur dix les boucles déchirent le lobule, et l'oreille se trouve ainsi enlaidie.

— Bon, nous direz-vous, nous l'amettons pour les femmes qui ont une oreille bien faite. Nous comprenons à merveille qu'elles ne mettent pas de bijoux. Mais les femmes qui n'ont pas les oreilles jolies, qui les ont laides, si vous voulez, pourquoi ne mettraient-elles pas de beaux brillants ?

— Mais, parce qu'en agissant ainsi elles attachent à leurs oreilles une lanterne qui éclairerait cette laideur qu'elles tiennent tant à cacher. Le bijou attire, en effet, les regards, et l'on voit les défauts qu'on a tant d'intérêt à dissimuler.

Mais ce n'est pas là le seul inconvénient des boucles d'oreilles ; nous avons, comme médecin hygiéniste, bien d'autres choses à lui reprocher.

D'abord, il faut trouver les oreilles ; ce n'est pas là une grande opération, mais c'est une opération tout de même, et elle peut avoir quelquefois des conséquences assez sérieuses : éruptions, boutons divers, ulcérations, crevasses, cicatrices consécutives, etc. Du reste, les oreilles sont généralement endommagées chez les personnes faibles, lymphatiques, scrofuleuses, celle chez qui la plus légère écorchure dégénère aussitôt en plaie.

Les femmes sujettes aux érétypèles voient souvent cette maladie apparaître à la suite de l'irritation déterminée par l'anneau.

Les boutons ont aussi leurs inconvénients. Il y a quelques années, M. de Saint-Germain soignait une jeune fille chez laquelle une inflammation s'était déclarée autour des boucles d'oreille ; les tissus s'étaient gonflés, et le brillant d'un côté, l'écrasement de l'autre, avaient disparu depuis quatre ou cinq jours au milieu du tissu des lobules. Il fallut faire une bonne incision au bistouri pour pouvoir tout extraire. La jeune fille guérit, mais il est inutile de retenir qu'il peut, dans certains cas, survenir des accidents assez graves.

Que devons-nous conclure de tout cela ? C'est que les raisons contre l'emportement de beaucoup sur les raisons pour ; que, par conséquent, nous donnons le conseil aux mères de ne pas faire percer les oreilles de leurs filles.

Maintenant, comme nous avons promis de contenter tout le monde, et comme nous le pouvons aisément, nous ajoutons : Si la coquetterie l'emporte sur la prudence ; si, surtout, le tempérament est bon, est sain ; comme, après tout, les accidents ne deviennent sérieux et graves que lorsque les pendents d'oreilles sont beaucoup plus lourds, eh bien ! faites percer vos oreilles, mais n'y attachez que des boucles d'oreilles légères, car plus elles seront légères, meilleures elles seront.

NOTES ET IMPRESSIONS

Une larme qui sort, c'est une douleur de moins
P. FOUCHER.

C'est notre bonheur ou notre ennui qui reflète le paysage qui nous entoure. — T. BENTZON.

Le procès est un bel arbre au jardin de l'avocat.

Les orateurs politiques sont assez sujets à prendre l'amour de la parole pour l'amour du pays.

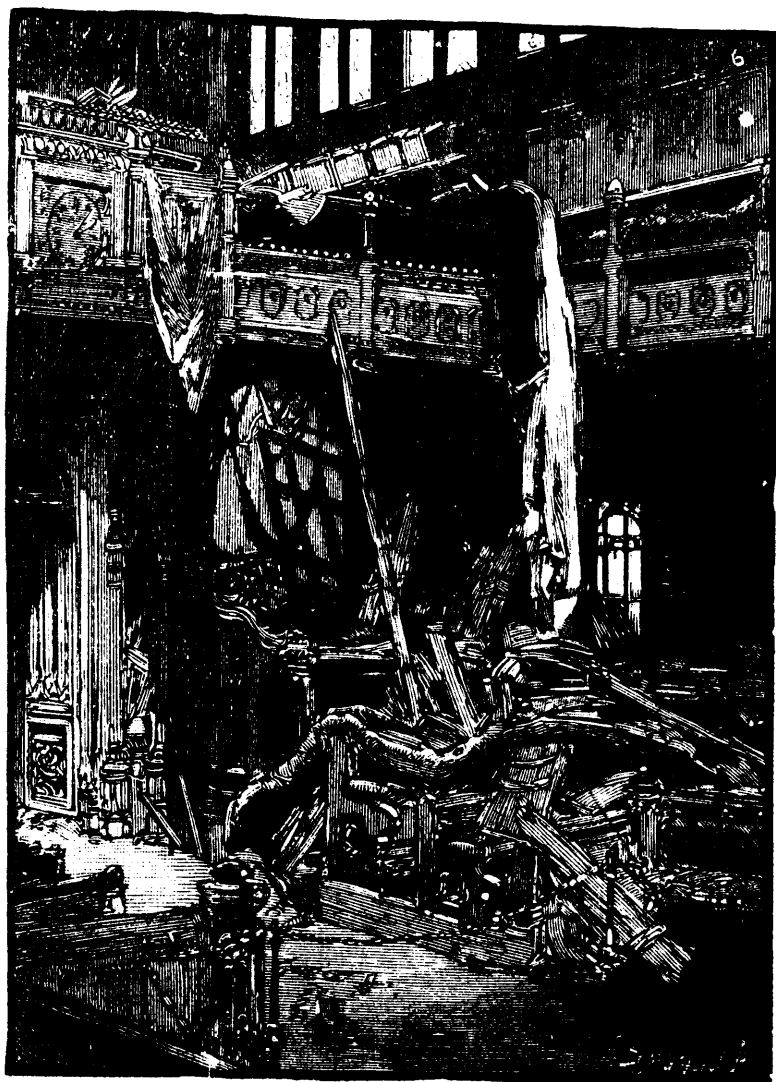
Les cœurs des jolies femmes, comme des bonbons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes.



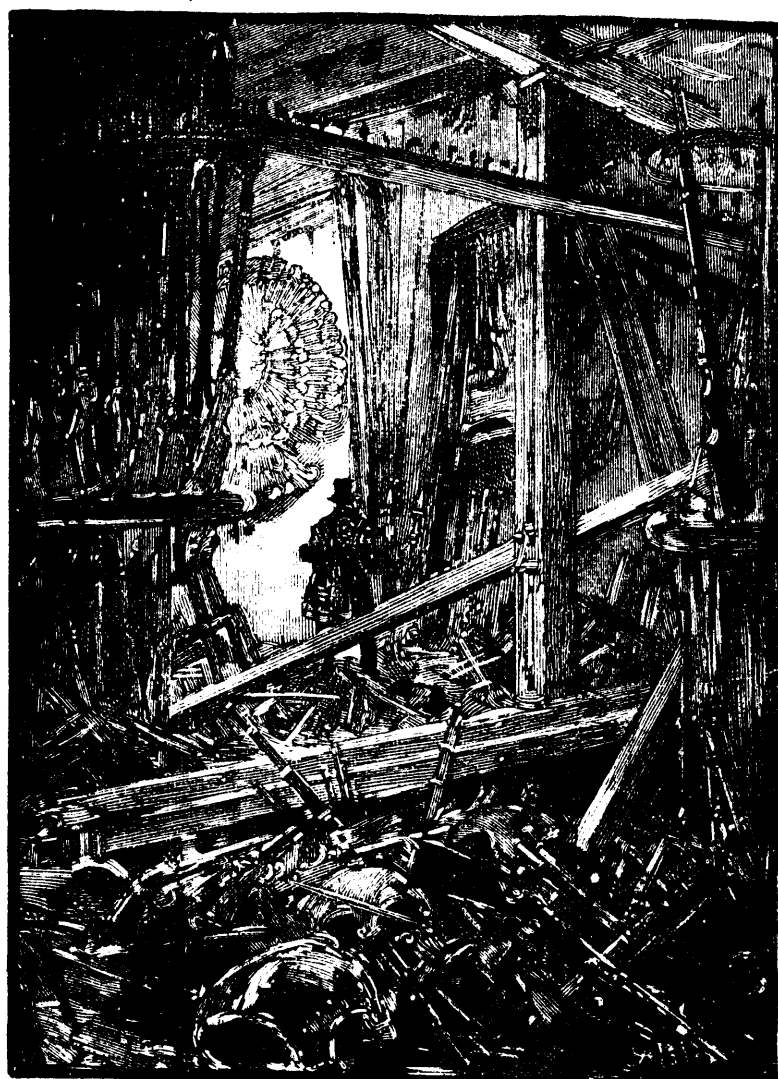
M. H. BEAUGRAND,
Le nouveau maire de la ville de Montréal.



LE GÉNÉRAL STEWART,
Mort des suites de la blessure reçue à la bataille de Metammeh.



La barre de la Chambre des Communes.



Salle des armes de la Tour de Londres.

LES EXPLOSIONS DE LA DYNAMITE A LONDRES. — LES DÉGATS.

LA
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)

XVI

T, sous la pluie battante, mouillé jusqu'aux os, et ne s'en apercevant même pas, Jacques quitta la tête du pont, s'engagea dans le sentier où nous l'avons vu passer la veille et gagna la plaine. En moins d'un quart d'heure il atteignit la porte auprès de laquelle il s'était arrêté la nuit précédente pour prendre l'empreinte de la serrure. Tirant alors de sa poche un des petits instruments de fer fabriqués par lui, il l'introduisit dans l'ouverture qui donnait passage à la clef et tourna légèrement.

La porte s'ouvrit, il la poussa, fit deux pas en avant et se trouva dans la cour de l'usine. L'orage arrivait à son paroxysme. Le contremaitre jeta un regard vers la loge de la gardienne. Il aperçut de la lumière à travers les vitres.

—Elle est là, fit-il d'une voix basse qui sifflait entre ses dents serrées ; elle rit en songeant que je suis là-bas à l'attendre, comme un niais, sous la tempête ! Ah ! ce n'est plus de l'amour qu'à cette heure elle n'inspire ! Il me semble que c'est de la haine !

Longeant les murailles pour ne point entrer dans la zone faiblement lumineuse des reverberes, il arriva jusqu'auprès de la demeure de Jeanne. Le bruit du vent et de la pluie empêchait d'entendre le bruit sec de ses pas. Arrivé tout près du pavillon, il prêta l'oreille. Un murmure de voix parvint jusqu'à lui. Jeanne parlait à son fils, mais il ne distinguait pas les paroles.

—Tu me refuses de quitter cette maison ! dit-il, tandis que son visage prenait une expression hideuse. Eh ! bien, c'est toi qui me fourniras ce qu'il me faut pour l'anéantir !

Jacques s'avança jusqu'à la réserve où le matin madame Fortier avait placé ses bouteilles de pétrole. Il y en avait cinq. Le contremaitre en prit quatre et se dirigea vers l'atelier des menuisiers, dont il n'eut point de peine à ouvrir la porte, connaissant le secret qui faisait mouvoir la serrure. Il entra et jeta deux des bouteilles dans la cour après avoir versé le contenu sur les copeaux entassés et sur les amas de planches.

Ceci fait, muni des deux dernières bouteilles du liquide incendiaire, il gagna le pavillon où se trouvait le cabinet de M. Labroue, pénétra dans ce cabinet en enfonçant la porte d'un coup d'épaule, et, après s'être assuré que le volet intérieur était bien fermé, il alluma une bougie. Cinq minutes lui suffirent, avec son habileté de mécanicien et un des instruments préparés la veille, pour forcer la caisse. Une fois cette caisse ouverte, il prit le coffret contenant les plans de la machine perfectionnée ; il saisit ensuite les liasses de billets de banque, les entassa dans le coffret avec les plans, mit dans ses poches quelques rouleaux d'or, vida les deux dernières bouteilles de pétrole sur le parquet, sortit du cabinet, déposa le coffret dans le couloir et se dit :

—Aux ateliers d'abord, le feu ! Je reviendrai ensuite ici reprendre mes valeurs et achever ce qu'il me reste à faire.

Il retourna vivement à l'atelier des menuisiers, fit

craquer une allumette et la jeta sur les copeaux qui flambèrent à l'instant.

M. Labroue, rassuré de façon complète sur l'état de son fils, avait quitté Saint-Gervais de manière à prendre le train express qui devait le mettre en gare de Paris à neuf heures du soir. A neuf heures cinq, en effet, l'ingénieur descendait de son compartiment. Il n'avait point dîné avant de partir, aussi s'arrêta-t-il chez un restaurateur voisin de la gare afin de prendre un repas dont le besoin se faisait grandement sentir. Dans la salle dont il franchit le seuil, il se trouva en pays de connaissance. Des ingénieurs du chemin de fer, ses anciens camarades à l'École polytechnique, venaient de s'installer pour dîner. De cordiales poignées de main furent échangées, puis les ingénieurs donnèrent l'ordre de placer le couvert du nouveau venu à côté des leurs.

Bientôt la conversation fut des plus animées. En causant, le temps passe vite sans qu'on s'en aper-

les vingt francs promis. Retournez de suite à Paris.

Et il s'élança vers sa demeure. L'eau ruisselait sur ses vêtements, mais il n'avait plus qu'une quarantaine de pas à faire pour être chez lui. Il arriva en face de la porte de l'usine, tira de sa poche une clef, ouvrit, entra, referma derrière lui, et sans s'arrêter traversa la cour pour se rendre à son pavillon.

Jeanne avait entendu la porte se refermer. Elle se dressa d'un bond.

—On est entré, murmura-t-elle, on marche dans la cour. Mon devoir est de veiller, il faut que je sache.

Déjà elle s'élançait vers la porte de sa chambre pour descendre, Georges s'accrocha d'une main à ses jupes en criant :

—Maman, maman, ne t'en va pas. J'ai peur.

—Je vais revenir, mon mignon.

—Non, non, j'ai peur, ne t'en vas pas. Reste près de moi.

Et plus que jamais l'enfant se cramponnait de la main droite à la robe de Jeanne, tandis que de la main gauche il tenait son cheval de carton.

Madame Fortier, le voyant affalé d'épouvante, le prit dans ses bras, descendit rapidement, ouvrit la porte de la loge, sortit dans la cour sous la pluie et regarda du côté du pavillon de M. Labroue et des bâtiments de la fabrique.

Tout à coup, une lueur rougeâtre et vacillante éclaira les ténèbres. Cette lueur venait des ateliers. Jeanne, épouvantée, se dirigea en courant vers la fabrique. Vingt pas tout au plus la séparaient du pavillon, quand elle entendit d'une façon nette et distincte cet appel :

—A moi ! au secours !

Puis, immédiatement après, retentit dans le silence un cri terrible, un cri d'agonie. A ce cri, une sorte de râle succéda, puis plus rien.

XVII

Jeanne ne ralentit point sa course. Bientôt elle atteignit le seuil du pavillon dont les fenêtres à leur tour s'éclairaient de lueurs ardentes. Une exclamation d'horreur s'échappa de ses lèvres.

Elle apercevait dans le couloir Jacques, brandissant un couteau, et à ses pieds, M. Labroue, étendu, inanimé, sanglant. La jeune femme laissa glisser son enfant de ses bras.

—Misérable assassin ! cria-t-elle, je n'avais pas compris le sens de ta lettre infâme ! Tu m'offrais de m'enrichir avec de l'or ramassé dans le sang ! misérable ! misérable !

Le contremaitre bondit jusqu'à Jeanne et la saisit par le poignet.

—Ah ! tu comprends, à présent ! lui dit-il avec un cynisme

effroyable. Mieux vaut tard que jamais ! Eh bien ! suis-moi !

—Jamais !

—Si tu ne me suis pas volontairement, je t'y contraindrai.

—Jamais ! J'appellerai au secours !

—Tais-toi ou je tue ton enfant ! Si tu veux qu'il vive, suis-moi, et hâtons-nous, car dans quelques instants tout va s'écrouler.

Et le contremaitre entraîna Jeanne et Georges dans la cour d'abord, puis dans la campagne, en passant par la petite porte du pavillon.

La jeune femme voulut crier.

—Mais tais-toi donc, insensée ! lui dit Jacques d'un ton impérieux. Pour ton propre salut, tais-toi ! Tu appelles ceux qui t'accuseront bientôt !

—Moi ! moi ! m'accuser ! balbutia Jeanne, dont la tête s'égarait.

—Oui, parbleu ! et les preuves ne manqueront pas ! Le pétrole que tu avais acheté à servi à mettre



M. Labroue, frappé en pleine poitrine, tomba pour ne plus se relever.—(Page 358, col. 1.)

voive. A onze heures et demie seulement, M. Labroue quitta ses amis et se mit en quête d'une voiture qui le conduisit à Alfortville.

En ce moment, nous le savons, l'orage se déchaînait. La course, en outre, était longue, hors barrière, et les cochers se montraient récalcitrants. Enfin l'un d'eux, moyennant la promesse d'une pièce de vingt francs, consentit à marcher. La demie après minuit sonnait au moment où la voiture, ayant traversé le pont d'Ivry, s'engageait dans Alfortville. L'orage continuait toujours.

Le cocher se pencha vers la portière.

—Où faut-il passer présentement ? demanda-t-il.

M. Labroue lui donna les indications nécessaires pour arriver auprès de l'usine, mais le cocher s'orientait mal, tournait à droite quand il fallait aller à gauche, et perdait un temps précieux. L'ingénieur se faisait beaucoup de mauvais sang.

Enfin, impatienté, il descendit de voiture.

—Je suis tout près de chez moi, lui dit-il. Voici

le feu à l'usine. On retrouvera les bouteilles vides dans la cour ? On t'accusera d'avoir tué M. Labroue, car toi seule pouvais savoir qu'il était rentré cette nuit, et d'ailleurs on se souviendra des menaces proférées par toi contre lui devant témoins ! Combien de fois n'as-tu pas dit que cela ne lui porterait point bonheur de t'avoir chassée ! Allons, viens !

Madame Fortier se sentait devenir folle. Le contre-maître l'entraînait toujours, il avait jeté l'enfant sur son épaule et il le portait. D'une voix étranglée, Jeanne répéta deux fois :

—Au secours !

Jacques la secoua si brutalement qu'il la fit tomber à genoux.

—Un mot de plus, lui dit-il, et ton fils est mort !

—Pitié !

—Si tu veux que j'aie pitié, tais-toi ! et viens ! nous serons riches !

—Non ! non ! j'aime mieux mourir !

—Alors, que ton sort s'accomplisse ! Va-t'en, et tâche de disparaître, car je me suis arrangé pour que tout t'accable, et tu te défendrais en vain contre l'évidence ! Je t'aimais ! je te voulais heureuse. Tu refuses le bonheur ! Tant pis pour toi ! Advienne que pourra ! J'ai la fortune ! Bientôt je serai loin !

Et Jacques prit sa course à travers la plaine. De tous côtés maintenant les langues rouges de l'incendie montaient vers le ciel qu'elles coloraient d'une pourpre ardente. Les ateliers flambaient. Le pavillon de l'ingénieur, plus solidement bâti, brûlait plus lentement, mais le vent qui soufflait toujours par rafales se chargeait d'activer le feu.

Nous devons à nos lecteurs l'explication de ce qui s'était passé dans l'usine quelques minutes auparavant. Nous allons le leur donner en très peu de lignes.

Jacques Garaud, que nous avons quitté au moment où il venait de jeter une allumette enflammée sur les copeaux imbibés de pétrole de l'atelier de menuiserie, s'était dirigé de nouveau vers le pavillon aussitôt après avoir commis cet acte infâme. Il avait ouvert le coffret déposé par lui dans le couloir et glissé sur sa poitrine, entre sa chemise et sa chair, les liasses de billets de banque et les plans que contenait le coffret.

C'est à ce moment que M. Labroue entra dans la cour et que Jeanne entendait la porte se refermer derrière lui. L'ingénieur aperçut les premières lueurs jaillissant des ateliers. Il courut dans cette direction.

Jacques mettait le feu au cabinet de son patron et jetait au milieu des flammes le coffret vide. M. Labroue vit la porte du pavillon ouverte, et, devinant un crime, s'élança. Jacques allait sortir. Les deux hommes se trouvèrent face à face.

Le contre-maître, après ce qu'il avait fait déjà, ne pouvait plus s'arrêter. Il fallait désormais aller jusqu'au bout. Il tira de sa poche un couteau catalan et l'ouvrit.

—A moi ! au secours ! cria l'ingénieur.

Jacques bondit comme un chat-tigre. M. Labroue, frappé en pleine poitrine, tomba pour ne plus se relever, en poussant une clameur d'agonie. Madame Fortier était arrivée juste à ce moment. Nous savons le reste.

Rejoignons la malheureuse jeune femme que nous avons laissée à genoux dans la campagne, égarée, frémillante, regardant d'un œil agrandi par l'épouvante les flammes qui montaient toujours, et serrant contre sa poitrine son enfant à demi mort de frayeur.

Tout à coup, au loin, retentit la sonnerie vibrante et métallique d'un clairon. Cette sonnerie venait du fort de Charenton. Elle produisit sur Jeanne une impression terrible. En même temps, dans plusieurs directions se fit entendre le cri : Au feu ! Ces cris se rapprochèrent vivement.

Jeanne se releva d'un mouvement brusque.

—Ah ! se dit-elle, je suis perdue ! Il a raison ce misérable qui se venge de mes refus. On m'accusera. Mais non ! je me justifierai, j'ai sa lettre, sa lettre qui témoignera contre lui.

Soudain la jeune femme porta les deux mains à son front, par un geste de folle, et poursuivit, éperdue, haletante !

—Sa lettre, mais je ne l'ai pas. Elle est restée là-bas. Ah ! j'irai la chercher, je la retrouverai, et je n'aurai plus rien à craindre de l'accusateur. J'aurai une preuve pour me défendre.

La coupole tout entière du ciel était maintenant

d'un rouge de sang. Les bâtiments incendiés offraient l'image fidèle d'un volcan en éruption.

Jeanne allait s'élançer vers l'usine, dont un intervalle de plus de deux cents mètres la séparait. A trente pas, elle vit un groupe d'hommes courir à travers champs, et le vent lui apporta les paroles suivantes :

—Je parie que c'est cette coquine de Jeanne Fortier qui a mis le feu, ça ne pouvait pas finir autrement ! La misérable a menacé devant moi M. Labroue !

Jeanne avait reconnu la voix du caissier Ricoux. Elle fit un effort pour crier :

—Non ! non ! Je ne suis pas coupable, je connais l'incendiaire ! Je connais l'assassin !

Aucun son ne jaillit de son gosier que l'horreur contractait. Elle fit quelques pas en avant, la tête basse, serrant Georges contre sa poitrine.

—Et je me laisserais accuser ainsi lorsque je peux me défendre ! pensa-t-elle. Non ! non ! Cette lettre, qui prouve mon innocence et le crime de Jacques Garaud, je vais la chercher ! C'est ma justification. Je la montrerai à tous ! Il faudra bien reconnaître un coupable qui se dénonce lui-même !

Jeanne s'approchait de la fabrique. Tout à coup, relevant la tête, elle s'arrêta terrifiée. Des flammes nouvelles se tordaient dans l'espace, partant d'un point qui n'était ni le pavillon de l'ingénieur ni les ateliers. L'incendie, poussé par le vent impétueux qui lui faisait franchir de grandes espaces, dévorait la loge.

Madame Fortier sentit une sueur froide mouiller ses tempes, tandis qu'un frisson courait sur son corps.

Elle balbutia :

—Le feu ! le feu ! Cette preuve n'existe plus ! Je suis perdue !

Alors, la tête égarée, aux trois quarts folle, la malheureuse femme tourna sur elle-même et s'enfuit à travers la campagne, emportant son enfant. Georges était presque évanoui, mais ses doigts raidis ne lâchaient pas le cheval de carton qui renfermait la précieuse lettre, preuve de l'innocence de sa mère. Ses petites mains crispées se rivaient sur son jouet.

Nous avons expliqué au début de cette histoire que l'usine de M. Labroue était située dans la plaine d'Alfortville, assez loin de toute habitation. On comprend sans peine que, par un temps d'orage effroyable et à l'heure où l'incendie s'était déclaré, les secours devaient se faire attendre. Quand une compagnie arriva du fort de Charenton, avec quelques ouvriers de la fabrique, il était déjà trop tard pour combattre les progrès du feu. Toutes les portes étant fermées, on escalada les murailles d'enceinte avec des échelles. L'absence de la gardienne fut à l'instant même remarquée. Une voix cria :

—Le feu est à la loge !

C'était la voix de Jacques Garaud. Le contre-maître poursuivit :

—La malheureuse a brûlé l'usine et nous met tous sur le pavé, sans travail, pour se venger de M. Labroue. Allons, mes amis, au pavillon ! Sauvons la caisse.

—Oui ! oui ! sauvons la caisse, mes amis ! appuya Ricoux, qui venait d'arriver et qui avait entendu les paroles du contre-maître. Elle contient une somme énorme ! sauvons la caisse !

Et tous, soldats et ouvriers, guidés par Jacques et par Ricoux, se précipitèrent vers le pavillon en flammes.

XVIII

Nos lecteurs se demandent sans doute et sont en droit de nous demander comment le contre-maître, Jacques Garaud, se trouvait au nombre des gens qui veulent porter secours à l'usine incendiée par lui. Rien de plus facile à expliquer. Le misérable ne voulait pas que la voix de Jeanne, si elle s'élevait pour l'accuser, pût être entendue et trouver créance.

En quittant la jeune veuve dans la plaine, il s'était mis à fuir de toute la vitesse de ses jambes, poussé par une sorte de folie. Mais la réflexion lui était venue, en même temps que le souvenir de la lettre qu'il avait écrite.

—A tout prix il faut revoir cette lettre ! se dit-il.

Et, au lieu de continuer à fuir, il avait rejoint sur la route les gens qui couraient en criant : au feu ! Son plan était simple. Il comptait à la faveur du désordre, entrer sans être remarqué dans la loge de la gardienne, chercher et reprendre sa lettre, puis se joindre aux groupes des sauveteurs.

En arrivant dans la cour, il aperçut le logis de

Jeanne en feu et poussa un soupir de soulagement.

—Ma besogne est finie avant d'être commencée. Le chiffon de papier compromettant n'existe plus. Il ne me reste qu'à me signaler par mon zèle, mon dévouement, mon courage, ce qui serait une triomphante réponse aux accusations de Jeanne, si elle avait l'imprudence de m'accuser !

Une idée diabolique lui traversait l'esprit au moment où nous venions de l'entendre crier :

—Sauvons la caisse !

Les flammes, avivées par les rafales, jaillissaient de toutes les ouvertures du pavillon.

—Nous ne pourrions jamais entrer ! dit le caissier Ricoux.

—Laissez-moi faire, répliqua Jacques.

—Que voulez-vous tenter ?

—Vous allez voir...

Il bondit à travers une nappe de feu dans le couloir où se trouvait le corps de M. Labroue et poussa une exclamation d'horreur.

—Un cadavre ! fit-il ensuite.

Puis, soulevant le corps de sa victime, il s'élança hors du pavillon et déposa son fardeau sinistre sur les pavés de la cour.

Le caissier recula terrifié en balbutiant :

—Mais c'est le patron !... Le patron sanglant !... assassiné !...

Jacques n'écoutait pas. Il avait bondi pour la seconde fois au milieu des flammes où il disparut. Deux secondes s'écoulèrent ; alors à l'intérieur sa voix s'éleva ; mais faible, décomposée, presque méconnaissable :

—Je suis dans le cabinet, près de la caisse ! disait cette voix. J'étouffe ! je meurs ! à moi !

On voulut se précipiter. Une infranchissable muraille de feu se dressait maintenant entre les sauveteurs et l'entrée du couloir. Tout à coup, un craquement épouvantable se fit entendre. La toiture s'écroulait sur le premier étage, qui s'effondrait lui-même sur le rez-de-chaussée. La foule, impuissante, poussa une longue clameur.

—Jacques est enseveli sous les décombres enflammés ! il est perdu ! dirent toutes les voix.

Néanmoins, on fit une nouvelle tentative pour avancer, mais l'immense foyer, plus ardent qu'un feu de forge, ne permettait plus de pénétrer dans le pavillon. Les murailles elles-mêmes s'écroulaient. En ce moment arrivèrent les pompes de Maisons-Alfort et de Charenton. Trop tard, même pour un sauvetage partiel ! L'usine entière n'offrait plus qu'un monceau de décombres.

Le caissier Ricoux allait et venait au milieu de la foule, gesticulant comme un fou, et répétant :

—C'est cette coquine qui a mis le feu ! c'est elle qui a lâchement assassiné M. Labroue ! c'est elle, la misérable, qui est la cause de la mort de ce brave Jacques !

Le commissaire de police de Charenton était arrivé en même temps que les pompiers. Il entendit les paroles prononcées par Ricoux et, s'avançant vers lui, demanda :

—Qui êtes-vous, monsieur ?

—Je suis, ou plutôt j'étais le caissier de l'usine.

—Vous accusez quelqu'un d'avoir mis le feu ?

—Oui, monsieur.

—Vous parlez d'un assassinat commis ?

—Oui, monsieur. Venez.

Et Ricoux, entraînant le commissaire vers le point de la cour où se trouvait déposé le cadavre de l'ingénieur, ajouta :

—Voici la victime. Le coup de couteau a été donné en pleine poitrine. Regardez !

—M. Labroue ! s'écria le commissaire en reconnaissant l'usiner.

—Lui-même, monsieur ! notre malheureux et regretté patron !

Le magistrat constata la mort de l'ingénieur et reprit :

—Qui accusez-vous ?

—La gardienne de la fabrique.

—Son nom ?

—Jeanne Fortier.

—Sur quoi basez-vous votre accusation ?

—On l'a cherchée partout, elle est introuvable, ce qui prouve bien qu'elle a pris la fuite après avoir allumé le feu ! Du reste, elle avait acheté du pétrole pour commettre le crime qu'elle méditait.

—Mais le mobile du crime ?

—Avant-hier, M. Labroue, mécontent de la manière dont elle s'acquittait de son emploi, lui avait donné son compte. Elle devait partir dans huit jours.

Le commissaire prenait des notes à la lueur de l'incendie.

—Et vous dites qu'il y a une autre victime ? poursuivit-il.

—Oui, monsieur.

—Quelle est cette victime ?

—Le premier contremaître de la fabrique. Un bon et brave garçon plein de mérite, nommé Jacques Garaud. Il est accouru comme nous pour porter secours... il a voulu sauver la caisse au péril de sa vie, et il est enseveli sous les poutres enflammées ! Ah ! gredine de femme !

—Reste-t-il une partie du bâtiment encore debout où l'on puisse déposer provisoirement le cadavre de M. Labroue ?

David, le garçon de bureau, qui venait d'apparaître, répondit :

—Oui, monsieur. Les écuries et les remises sont intactes.

—Eh bien ! qu'on y porte ce corps

Quelques hommes soulevèrent la dépouille mortelle de l'ingénieur et la portèrent dans le bâtiment que la direction du vent avait soustrait à l'action des flammes. Le commissaire de police reprit, en s'adressant à Ricoux :

—Une enquête immédiate va être faite ; je la commencerai, et cette nuit même j'avertirai monsieur le procureur impérial. Donnez-moi, je vous prie, tous les renseignements nécessaires pour dresser mon procès verbal.

—A vos ordres, monsieur, répondit le caissier.

—Un mot, d'abord. M. Labroue n'était point marié, n'est-ce pas ?

—Il était veuf et père d'un enfant.

—Avait-il de la famille à Paris ?

—A Paris, je ne le crois pas. M. Labroue n'avait qu'un fils et une sœur, madame veuve Bartin, habitant un village à côté de Blois. L'enfant, qui est tout jeune, vit auprès de sa tante. M. Labroue a reçu avant hier une dépêche de sa sœur, lui annonçant que le petit Lucien était malade. Il est parti sur le champ et ne devait rentrer que demain soir ou après-demain matin.

—Comment alors expliquez-vous sa présence ici cette nuit ?

—D'une façon toute simple.

—Laquelle ?

—Le patron avait beaucoup de travaux qui réclamaient de sa part une surveillance active. Voyant sans doute que la maladie de son fils n'offrait aucune gravité, il sera revenu.

—Vous connaissez l'adresse exacte de la sœur de M. Labroue ?

—Oui, monsieur.

—Voulez-vous vous charger de l'avertir du malheur qui vient d'arriver !

—Parfaitement.

—N'écrivez pas, une lettre mettrait trop de temps à arriver. Envoyez une dépêche.

—Je le ferai dès le point du jour.

—C'est bien.

On avait étendu le corps sanglant de M. Labroue dans un coin de la remise, sur des bottes de paille. Une couverture de laine couvrait son corps. Le commissaire écrivit à la hâte quelques lignes au procureur impérial du département de la Seine, et il expédia à Paris, au palais de justice, son secrétaire qui était venu le rejoindre.

Par sa lettre, il pria le chef du parquet de se rendre immédiatement sur le théâtre du crime, ou d'envoyer un substitut, un juge d'instruction et des agents de la sûreté. Aussitôt après le départ de son secrétaire, le magistrat pria le caissier Ricoux de chercher dans la foule des sauveteurs et des curieux tous les hommes appartenant à l'usine à titre d'employés ou d'ouvriers et de les lui amener. Heureux de ce qui lui donnait une importance quelconque, Ricoux s'acquitta de cette mission avec empressement. Le commissaire alors commença l'enquête sommaire qui devait précéder celle du juge d'instruction.

XIX

Les secours, arrivés trop tard, à cause de l'isolement de l'usine, étaient restés sans effet, nous l'avons dit. Sauf le bâtiment des écuries et des remises, il ne restait que des décombres. Les pompiers continuaient à noyer les foyers incandescents. La compagnie de soldats venue du fort de Charenton reçut de l'officier qui la commandait l'ordre de se mettre en rang et se retira.

La foule, regardant le désastre, commentait la dis-

parition de Jeanne Fortier. Toutes les voix s'élevaient pour l'accuser. Personne ne doutait qu'elle fût coupable.

L'orage avait cessé. Les grondements du tonnerre ne se faisaient plus entendre. Le vent, néanmoins, soufflait toujours avec force, balayant les derniers nuages ; une teinte grisâtre rayant les ténèbres à l'orient annonçait que l'aube du jour ne tarderait guère à poindre.

Jeanne, affolée, terrifiée, s'était enfuie portant son fils. Elle marchait ou plutôt elle courait à travers la campagne éclairée par les reflets sinistres de l'incendie, ne conservant qu'une idée fixe dans le désarroi momentané de son intelligence, celle de s'éloigner de l'usine au plus vite.

Pendant environ une heure, elle courut ainsi, tout droit devant elle, sans savoir où elle allait, traversant les chemins, les sentiers, franchissant les clôtures. Enfin, épuisée, haletante, sentant que ses jambes ne pouvaient plus supporter le poids de son corps, elle se laissa tomber sur le talus de gazon d'un fossé. Alors seulement elle jeta derrière elle un regard furtif, et ne vit plus à l'horizon qu'une grande lueur rouge éclairant le ciel comme les reflets d'une aurore boréale, le soleil de minuit !

Georges, qu'elle tenait sur ses genoux en le serrant contre sa poitrine, fit un mouvement. Jeanne tressaillit et le couvrit de baisers en balbutiant à son oreille :

—Georges ! mon mignon, mon chéri.

L'enfant ouvrit les yeux.

—Petite maman, j'ai froid, dit l'enfant dont la pluie avait traversé les vêtements.

—Tu as froid, mon ange. Eh bien ! il faut marcher un peu pour te réchauffer.

Elle mit sur ses pieds le petit Georges et se leva elle-même. Une grande route se déroulait devant elle, blanche dans la campagne sombre.

—Où aller ? se demanda la pauvre mère avec désespoir. Que faire ? Que devenir ? J'ai pris la fuite. Pourquoi ? J'ai eu peur. Pourquoi ? Est-ce que sérieusement on pouvait m'accuser ? Est-ce que vraiment on ne m'aurait pas crue ?

Un frisson courut sur sa chair. Elle se souvenait des paroles de Jacques. Le misérable lui avait dit : " J'ai pris mes mesures pour que tout t'accuse ! "

—Oui, murmura-t-elle, il avait raison ; on m'accusera, on trouvera les bouteilles vides de pétrole. Je suis perdue ! il faut fuir encore.

Et elle voulut entraîner Georges.

—Mon dada ! cria l'enfant qui avait posé à terre son petit cheval.

Jeanne ramassa le jouet et se remit en marche en tenant son fils par la main.

—Où allons-nous, petite maman ?

—Je ne sais pas, mon chéri.

—Comment, tu ne sais pas !

—Non, à la grâce de Dieu.

—Alors, c'est le bon Dieu qui nous mène ?

—Oui

—Eh bien, allons.

L'enfant marcha. La mère se répétait encore :

—Où aller ? Que devenir ?

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Peu à peu, le jour venait. Le soleil se levait à l'horizon, brillant et joyeux, comme pour consoler la terre d'une nuit d'orage.

(La suite au prochain numéro.)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici une tisane souveraine contre le rhume de poitrine : Prenez : bonne eau-de-vie, trois cuillerées à bouche ; sirop de capillaire, trois cuillerées à bouche. Mêlez et versez dessus : infusion chaude de fleurs de violette, une grande tasse. Buvez le tout en une seule fois, le soir, après vous être mis au lit, et reprenez la même potion deux ou trois soirs de suite. Pour les jeunes personnes et les constitutions trop faibles, on peut se contenter de deux cuillerées d'eau-de-vie.

Un rhume, qui durait depuis deux ans, ce qu'on appelle un catarrhe chronique, a disparu par ce moyen dans les trois jours.

Propos féminin :

—Cette Mme D... ! Quelle vipère !

—Il ne faut pas lui en vouloir, ma chère. Elle essaie de mordre pour faire croire qu'elle a encore des dents.

LES EXPLOSIONS À LONDRES

(Voir gravure)

Nous avons donné, dans notre dernier numéro, les monuments de Londres où se sont produits les dernières explosions ; nous ne reviendrons pas sur les faits que nous avons racontés, mais nous tenons à montrer les dégâts occasionnés par ces criminels attentats. Heureusement, les dommages sont réparables, et les vieilles voûtes historiques de Westminster Palace couronnent encore les salles où siège le Parlement. Les murs de la Tour sont debouts et l'effondrement n'a pas enseveli toutes les merveilles archéologiques qu'elle recèle.

Dans l'état actuel où sont les esprits, on ne peut prévoir quand les ennemis du gouvernement anglais désarmeront, mais on peut souhaiter que les précautions soient mieux prises pour déjouer leurs projets de destruction.

DIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de février a eu lieu lundi, le 2 mars, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No 18,891.....	\$50.00
2e — — 22,428.....	25.00
3e — — 10,116.....	15.00
4e — — 10,504.....	10.00
5e — — 21,775.....	5.00
6e — — 11,089.....	4.00
7e — — 12,639.....	3.00
8e — — 18,120.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 12,646 — 8,692 — 4,630 — 16,453 — 163 — 2,971 — 5,784 — 2,791 — 21,928 — 16,634 — 5,265 — 2,870 — 4,578 — 773 — 19,139 — 2,612 — 15,764 — 9,852 — 2,082 — 22,594 — 7,527 — 17,926 — 9,262 — 20,996 — 21,082 — 7,367 — 22,145 — 7,472 — 16,918 — 21,610 — 10,175 — 13,892 — 7,286 — 20,772 — 20,077 — 21,964 — 22,975 — 7,115 — 17,416 — 7,877 — 13,176 — 6,807 — 2,673 — 17,186 — 19,770 — 1,963 — 8,480 — 15,967 — 4,842 — 15,991 — 21,574 — 11,843 — 996 — 13,136 — 15,245 — 21,884 — 2,735 — 3,795 — 12,554 — 2,514 — 9,646 — 1,892 — 15,928 — 8,732 — 4,098 — 1,935 — 17,419 — 11,266 — 16,600 — 15,965 — 18,389 — 14,660 — 4,326 — 15,379 — 14,688 — 6,383 — 6,468 — 20,389 — 10,785 — 6,759 — 189 — 12,985 — 21,809 — 20,251 — 11,504 — 7,844.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de février, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 58.—ÉNIGME

On m'a souvent pour une obole,
J'exige des soins assidus ;
Si l'on me perd, on se dérobe,
Si l'on me gagne on ne m'a plus.

No. 59.—CHARADE

En musique se voit mon Premier ;
Au pays on doit le Dernier ;
Livre admirable mon Entier.

SOLUTIONS :

No. 55.—Les mots sont : Course et Source.

No. 57.—Le mot est : Générale.

No. 57.

Blancs.

1 T 5e C D
2 C 8e F D, échec et mat.

Noirs

1 D prend T

Si : 1 T pr T ou C pr T
2 C 4e F D ou C 8e F R, échec et mat.

Si : 1 P 3e F R

2 C 4e F D, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle S. Duguay, F. I. Latour et dame Céléste Lésigne, Montréal.
Rébus.—Un abonné, Wotton ; Dame C. Lésigne, Montréal.

RÉBUS



REPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Que de regrets dans le passé, de soucis dans l'avenir!

CHOSSES ET AUTRES

—Le nouveau consul-général de France arrivera à Québec au mois de mai prochain.

—La reine Victoria a donné ordre que le buste du gén. Gordon soit placé au château de Windsor.

—Un journal arabe annonce que le Mahdi a trouvé 15,000 fusils Remington à Khartoum.

—Les dépenses de la campagne du Soudan se montent jusqu'à présent à la somme de \$3,360,000.

—Des centaines de résidents catholiques du Yunnan ont été massacrés, conformément à un ordre secret du vice-roi chinois.

—Un aphorisme peu galant pour le sexe auquel nous devons nos belles-mères: "Méfiez-vous des brunes, prenez garde aux blondes et fuyez les autres."

—Le nombre des voyageurs canadiens morts en Egypte est de quatorze: dix noyés, deux morts des fièvres et deux autres, au Caire, dans un accident de chemin de fer.

—Pendant que l'ex-impératrice Eugénie faisait une promenade en voiture, à Londres, avec le duc de Bassano, les chevaux se sont emportés et tous deux ont été précipités hors de la voiture et blessés. Les blessures du duc, qui est âgé de 82 ans, seront probablement mortelles.

ON demande des agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des États-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande.

S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

J.-B.-P. BEAUREGARD, tailleur, de Paris, 1776, rue Notre-Dame (vis-à-vis S. Carseley), Montréal.—Tweeds anglais, français et écossais toujours en mains.—Solidité dans le travail, le bon goût, l'exactitude. Bonnes marchandises. Prix modérés.

MADAME veuve Jos. Girard, 465, rue Amherst, se charge de l'entretien de bureaux, lavage à domicile, etc. Conditions faciles.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.

Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.

Un répétiteur spécial est attaché aux cours particuliers. Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

N. GOYETTE,
BOUCHER,
MARCHE D'HOCHÉLAGA,
Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

1023

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

- 1re. Prime - - - \$50
- 2me. " - - - 25
- 3me. " - - - 15
- 4me. " - - - 10
- 5me. " - - - 5
- 6me. " - - - 4
- 7me. " - - - 3
- 8me. " - - - 2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes. Cartes d'affaires,
Programmes. Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.

Factures imprimées promptement et à bas prix

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiceries, droguistes, etc.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Detroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Samuel Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
M. J. T. Galloway, F & Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amis qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
M. H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,

Encanteurs et marchands à commission,
527—RUE SAINTE-CATHERINE—527
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau: Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.